

Quelques archétypes fondateurs de la question de l'identité en Méditerranée
dans la littérature de l'exil chez Homère, *L'Odyssée* et Ovide, Les *Tristes* et Les *Pontiques*.

Sò vechja
N'aghju vistu vultà
Battelli
À li diserti porti
Carchi di tanta pena

Ma zitella sò sempre
Nausicaa ch'aspetta
A vela d'un Ulisse
Eternu¹

GHJACUMU THIERS

Si la littérature a sa place dans un colloque *Environnement et identité*, c'est que les questions que pose la mise en rapport de ces deux termes non seulement sont au cœur de ses préoccupations, mais en définissent en quelque sorte la nature. En tant que phénomène culturel, la littérature est toujours le produit d'un environnement qu'elle exprime, dont elle souligne les contradictions et les tensions, tout en étant une tentative inlassablement renouvelée de répondre à la question *Qui suis-je ?*, question parfois désespérée, vouée à l'échec, parfois fondatrice de mythes. Et si le mythe fondateur prend chez Platon le relais du dialogue menacé d'aporie, c'est que sa nature est double : il présente à la fois la clôture d'un récit qui réduit une impasse conceptuelle et un horizon d'interprétations et de réinterprétations infinies. C'est donc la force des grands mythes que d'offrir avec quelque urgence quelques clés pour comprendre l'environnement où ils surgissent, sans en rester prisonniers. Tout espace est fondateur de mythes dès que sa géographie prend forme et s'ordonne dans l'esprit. En même temps que cette géographie se précise, elle se définit comme centre, se fixe des horizons objets à la fois de désir, de fascination et de peur. L'altérité, hommes ou paysages, nous renvoie toujours à notre centre et nous demande qui nous sommes. Peut-être n'est-on renvoyé à ce centre et ne prend-on conscience de son identité que dans la rencontre avec l'Autre. C'est pourquoi, le voyage, exploration ou exil, nous fait courir le risque de cette rencontre, c'est-à-dire de la perte de soi dans un inconnu, mais peut aussi porter la promesse de la connaissance de soi, du *grôthi seauton* du temple delphique. Deux œuvres fondatrices ordonnent autour de l'exil une série de représentations dont la puissance est sans doute encore porteuse de sens pour nous : *L'Odyssée* d'Homère d'une part, les *Tristes* et les *Pontiques* d'Ovide, de l'autre. La première est le récit mythique d'un retour difficile chez soi après dix ans d'exil, la seconde expose dans deux recueils de lettres et d'élégies, la douleur d'avoir été chassé de sa patrie. L'une est fictive, l'autre est autobiographique. « Doublement réel, l'exil porte aussi avec lui la chance d'une traversée du désert et nous fascine par les promesses de renouvellement qu'il fait siennes »², écrit Chantal Labre.

Dans *L'Odyssée*, la Méditerranée est l'espace où prend place le mythe d'Ulysse. Son errance met le héros en relation tantôt avec des peuples qui le traitent en hôte, tantôt avec des créatures hostiles. La réalité de l'époque, qu'il s'agisse du XII^e siècle avant notre ère où l'on situe le plus souvent la Guerre de Troie ou du IX^e siècle auquel aurait été composée l'épopée correspond probablement à la mise en place des règles d'hospitalité dont le récit nous décrit les raffinements. S'il faut y chercher une morale, pour Fernand Robert, « c'est presque uniquement une morale de l'hospitalité »³ Celle du vieil Eumée offrant au chant XIV tout ce qu'il possède au nom de « Zeus l'hospitalier »⁴ ou celles de Ménélas ou Alkinoos au chant VII sont exemplaires. Elles consistent à mettre sur un pied d'égalité le maître des lieux et l'étranger, à se regarder dans

1. « Nausicaa // Je suis vieille / J'ai souvent vu passer / De ces enfants / Aux yeux émerveillés // Qui brûlaient pour l'Orient // Je suis vieille / J'ai entendu chanter / Tant de sirènes / Et parfois // Calypso, la puissante // Je suis vieille / J'ai vu rentrer au port / Tant de navires / Pour décharger leur peine / Sur les quais désertés // Je suis restée l'enfant / Nausicaa qui guette / La voile d'un Ulysse / Eternel. » *Bonanova*, n°8, p. 51.

2. Ovide, *L'exil et le salut, Tristes et Pontiques*, p. 9, Arlea, Paris, 1999.

3. Homère, *L'Odyssée*, Préface p. xxx, traduction Victor Bérard : Livre de Poche, n° 602, Paris, 1972.

4 « C'est Zeus l'hospitalier que je respecte en toi, et tu m'as fait pitié ». *Op. cit.* p. 268, XIV, v. 389.

l'étranger à travers un jeu de miroirs. Ulysse apparaît dans toute sa splendeur⁵ chez Alkinoos qui le traite en roi, va jusqu'à lui proposer sa fille et le couvrir de cadeaux⁶, tandis que chez Eumée il a pris l'apparence d'un vieillard⁷. Quant au cyclope dont Ulysse dit qu'il est un « monstre humain »⁸, il oppose aux figures d'Alkinoos et d'Eumée celle de la négation même de l'humanité : « mais, je voulais le voir et savoir les présents qu'il nous ferait, cet hôte ! »⁹. Cette antinomie (homme-non homme) inaugure dans la littérature un espace méditerranéen d'échanges harmonieux entre ceux qui se reconnaissent comme des hommes et dont les exclus sont des monstres qui méprisent ou ignorent l'hospitalité. La rencontre du cyclope est une mise à l'épreuve de l'Autre dans une différence radicale qui n'est pas seulement fondée sur la taille et l'apparence physique, mais sur des valeurs. Nous le voyons dans *L'Odyssée* : la beauté royale d'Ulysse, de même que sa métamorphose en vieillard à son retour à Ithaque, lui valent une égale hospitalité. Lui-même donne sa chance à Polyphème. Le texte d'Homère souligne d'ailleurs la violation des lois de l'hospitalité en faisant dire au Cyclope : « Tu fais l'enfant, mon hôte ! ou tu nous viens de loin ! Tu veux que, moi, je craigne les dieux ! sache que les Yeux-Ronds n'ont à se soucier ni des dieux fortunés ni du Zeus de l'égide »¹⁰. L'antinomie de ce vocatif « mon hôte » avec les justifications qui suivent ébauchent en contrepoint la conception de l'échange entre ceux qui respectent les lois divines et humaines. Reconnaître l'Autre, c'est pouvoir le nommer, lui donner son juste nom. Surdéterminé par ses épithètes dont la plus fréquente est *polytropos* ("aux mille tours"), Ulysse est en même temps celui à qui est posée par le Cyclope la question : – *Qui es-tu ?*. Au-delà de l'anecdote qui attribue à Ulysse une nouvelle ruse, sans doute la moins fine de *L'Odyssée*, la réponse : « C'est Personne, mon nom : oui, mon père et ma mère et tous mes compagnons m'ont surnommé Personne »¹¹ contribue à fonder le rapport entre identité et espace. Ceux qui partagent l'espace ont toujours un nom. Ceux qui en sont dépourvus en sont exclus, et Ulysse s'exclut de tout espace partagé avec le Cyclope.

En effet le nom ne va pas sans la détermination qui le précise, celle du toponyme auquel il se rattache. Circé, en recevant Ulysse d'Ithaque, lui pose les questions rituelles : « Quel est ton nom, ton peuple, et ta ville et ta race ? »¹² avant de reconnaître en lui un homme au-dessus des autres mortels qui justifie l'union qui va s'ensuivre. Ainsi Ulysse décline-t-il sans cesse son origine qui est en même temps le lieu vers lequel il tend. Il est Ulysse d'Ithaque. Entre son départ pour Troie et son arrivée à Ithaque, vingt ans s'écoulent qui instaurent une sorte d'équivalence symbolique entre l'absence volontaire des dix années de guerre et l'absence subie des dix années de retour impossible. Vingt ans, c'est le temps d'une génération, le temps qu'il faut à Ulysse pour naître à cet espace, pour le fonder en le parcourant avant d'atteindre son centre. Ces deux aspects de l'exil, qui mériteraient une étude comparée de *L'Illiade* et de *L'Odyssée*, se complètent. Ulysse passe la plus grande partie des dix dernières années chez la nymphe Calypso. Quand Hermès se rend chez elle pour annoncer la décision des dieux de renvoyer Ulysse dans sa patrie, le texte nous dit : « Dans la caverne, Hermès ne trouva pas Ulysse : il pleurait sur le cap, le héros magnanime, assis en cette place où chaque jour les larmes les sanglots, le chagrin lui secouaient le cœur »¹³. Ces vers, les seuls dans toute *L'Odyssée* et les premiers de la littérature européenne à poser de manière aussi frappante la figure de l'exilé sont éclairés par le dialogue d'Ulysse et de Calypso juste avant qu'il ne reprenne la mer : « Toute sage qu'elle est, je sais qu'auprès de toi,

5 « Avec Nausicaa, quel est ce grand et bel hôte ? ». *Op. cit.* p. 120, VI, v. 276.

6. « Etranger, ma coutume est d'honorer les hôtes, quand même il m'en viendrait de plus piteux que toi ; étrangers, mendiants, tous nous viennent de Zeus ; ne dit-on pas : petite aumône, grande joie ? », *Op. cit.* p. 256, VI, v. 55 et 56. « Quand je te vois si beau et pensant comme moi, je voudrais te donner ma fille et te garder avec le nom de gendre. » *Op. cit.* p. 133, VII, v. 311 à 313.

7. « Il avait sur le corps la peau d'un très vieux homme ; ses beaux yeux d'autrefois n'étaient plus qu'éraillures, sa robe n'était que haillons misérables, loqueteux et grasseyés, tout mangés de fumée. », *Op. cit.* p. 252, XIII, v. 430 à 435.

8. *Op. cit.* p. 162, IX, v. 187.

9. *Op. cit.* p. 163, IX, v. 228 et 229.

10. *Op. cit.* p. 165, IX, v. 273 à 276.

11. *Op. cit.* p. 168, IX, v. 365 à 367.

12. *Op. cit.* p. 188, X, v. 325.

13. *Op. cit.* p. 95, V, v. 81 à 83.

Pénélope serait sans grandeur ni beauté ; ce n'est qu'une mortelle, et tu ne connaîtras ni l'âge ni la mort... Et pourtant le seul vœu que chaque jour je fasse est de rentrer là-bas, de voir en mon logis la journée du retour. » Ulysse renonce à partager l'immortalité pour une autre immortalité : celle que confère le sentiment pérenne de l'unité retrouvée avec soi-même. A l'horizon, désigné par l'adverbe « là-bas », il y a cet horizon qu'est la femme, amante et mère. « Rentrer là-bas » c'est retrouver le triangle terre-peuple-langue, projection d'une autre figure triangulaire, profonde et universelle : celle du stade foetal : uterus-voix maternelle-foetus, auquel il n'existe pas encore de conscience de soi au monde, c'est-à-dire pas de distinction entre le moi et l'Autre, pas de perception du temps mais la jouissance pure de l'espace, l'éternité, le « sentiment océanique » pour reprendre l'expression de Freud au début de *Malaise dans la civilisation*.

Evoquant l'exilé, nous n'avons pas abordé la question de la langue. Dans *L'Odyssée*, les personnages semblent partager un espace commun, tous parler la même langue, même les moins humains, cyclopes ou sirènes. Il est facile d'attribuer cela à la nature même du fait littéraire. On ne peut mesurer l'épopée à l'aune du réalisme balzacien qui fait parler Nucingen avec un accent germanique. Cependant, fait unique dans la littérature grecque : Homère parle tous les grecs. *Koinè* avant la lettre, la langue d'Homère rassemble sur fond ionien, des éléments venus de l'éolien et du dorien, et si l'on inclut les *Hymnes*, des éléments arcado-chypriotes sans que l'explication la plus couramment avancée, selon laquelle l'hexamètre dactylique exigerait quelques licences poétiques, soit entièrement satisfaisante. L'épopée se déplace dans le monde grec avec les aèdes, elle circule de bouche à oreille, se transmet et gagne ainsi en unité ce que la fragilité de l'oralité pourrait lui faire perdre, elle devient mémoire collective en même temps qu'elle construit un espace et une identité autour d'une langue, qui sera la mesure du rapport à l'Autre, le *barbaros*, celui qui vient d'ailleurs, celui qui parle mal le grec.

Sans Homère, Ovide n'aurait pas composé de la même manière *Les Tristes* et *Les Pontiques*, lors de son exil à Tomes, dans le Pont à partir de 8 ap. J.-C. Il ne choisit pas de quitter Rome, il ne suit aucune légion avide de conquête, il a simplement déplu au Prince et il est momentanément exclu de sa communauté. Devenu un ennemi personnel de César, *inimicus*, il est repoussé à la frontière du monde considéré comme humain, chez les « barbares » – le mot revient fréquemment – des *hostes*, des ennemis eux aussi. Le seul lien avec la patrie perdue est l'écriture, donc la langue, espace qui prend en charge toute la terre natale et compense son absence. Le livre est sommé de représenter son auteur à Rome, d'accomplir symboliquement pour lui le retour : « tu iras à Rome sans moi, Hélas, où ton maître n'a plus le droit d'aller ! Vas-y, mais mal vêtu, comme il sied au livre d'un exilé. Prends malheureux, la tenue de cette triste saison de ma vie. [...] Montre-toi au naturel, hirsute, mal rasé. »¹⁴ On reconnaît ici l'apparence dont Athéna revêt Ulysse quand il retrouve Ithaque. Mais ce qui chez Homère était mise en scène destinée à tromper les prétendants et à mesurer la fidélité de ses proches, certes symbolique de l'état de dépossession de l'exilé, est ici présenté comme l'état naturel convenable. Nous entrons de plain pied dans les représentations de l'exilé que deviendront des lieux communs. Homère a créé un archétype, Ovide le renouvelle en déplaçant le motif de l'épopée dans l'autobiographie, dans une expérience vitale. Il dit encore à son livre : « tu arrives en étranger dans la capitale »¹⁵. Ce même texte dans lequel le poète évoque la traversée qui l'emmène chez les Sarmates, rappelle les souffrances d'Ulysse : « La poésie exige une retraite tranquille, du loisir, et moi, je suis ballotté par les flots, par les vents, par la tempête. La poésie doit être libre de toute crainte : et moi, je suis perdu »¹⁶ De la tension entre les exigences de paix propices à l'écriture et les tourments de l'exil, naît la poésie. De la crise qui traverse collectivement l'espace méditerranéen d'Homère déchiré entre, si l'on en croit Hérodote, l'Orient et l'Occident, on passe avec Ovide à la crise de l'individu auquel le mythe sert d'appui, de fondement. Les rapprochements avec l'Odyssée abondent dans *Les Tristes* et notamment ceux entre Ulysse et Ovide. La comparaison suivante est immédiatement précisée par une opposition qui la dynamise : « Neptune chercha souvent à perdre Ulysse mais Minerve, chaque fois, le protégea. Je suis certes

14. *Tristes*, p. 23 et 24, I, 1, v. 1 à 3. in Ovide, *L'exil et le salut, Tristes et Pontiques*, p. 9, Arlea, Paris, 1999.

15. *Op. cit.* p. 25, I, 1, v. 61.

16. *Op. cit.* p. 25, I, 1, v. 41 à 43.

bien loin de ces héros »¹⁷. De même la femme d'Ovide est une nouvelle Pénélope : « Ma femme, elle, ne pleure que mon exil ! [...] Elle ne voit pas mon corps malmené sans pitié par l'immense Océan ». La substitution de l'Océan au *Mare nostrum*, dramatise le péril, en déplaçant le lecteur aux limites du monde connu. D'un côté le moi est affecté d'une dimension infra-héroïque, de l'autre l'environnement qu'il reconstruit subit un grandissement épique. De même qu'Ulysse perd un à un ses compagnons au hasard des périls rencontrés durant le voyage, de même Ovide perd un à un ses amis : « Poètes, hommes de culture, laissez donc le roi d'Ithaque et prenez-moi pour héros : j'ai enduré plus de tourments que l'homme de l'île fameuse. S'il erra longtemps entre son royaume et Ilion – espace au fond restreint – j'ai dû, moi prendre la mesure des mers que sépare tout ce qu'il y a d'astres dans le ciel. [...] Près d'Ulysse, une troupe sûre de compagnons fidèles ; moi, dans l'exil je me suis vu abandonné de mes amis. »¹⁸ Cette prière n'est bien entendu suivie d'aucun effet, il n'a pas d'autre fonction que de mettre en valeur la perte.

Comme chez Homère, l'éloignement de la patrie est redoublé par un environnement hostile, des conditions météorologiques épouvantable et une population autochtone à la frontière de l'homme et de l'animal : « la neige recouvre tout ; ni soleil ni pluie ne parviennent à dissoudre un linceul que le Borée durcit et rend éternel. [...] Si violent est le déchaînement de l'Aquilon qu'il rase les plus hautes tours, arrache et emporte les toits. Quant aux hommes, ils se défendent de ce froid terrible avec des peaux de bêtes et des pantalons cousus. »¹⁹ Cet univers évoque les régions infernales de l'Hadès où l'homme est privée de la lumière du soleil, mais il évoque aussi en creux la nostalgie de la patrie où les corps n'ont pas à se cacher sous des peaux de bêtes, où le soleil est protecteur, où les maisons résistent aux intempéries. De même que les morts dans la mythologie, le poète éprouve la nostalgie de la lumière. Dans cette image en creux, il y a la nostalgie profonde et universelle d'une géographie matricielle caractérisée par la chaleur et la protection. Cependant, ce qui est le plus troublant chez Ovide et qui nous projette dans la modernité, c'est le caractère introspectif de son écriture. L'exil a modifié les rapports du sujet avec son environnement. L'écriture assure le lien avec Rome, se donne de la rendre présente. Tout se passe comme si Ovide n'en était pas vraiment parti. La Sarmatie est une sorte de toile de fond dans laquelle le poète ne se projette jamais. Mais s'il reconstruit une Rome mentale, il reste dans une distance inaliénable et nostalgique, teintée d'amertume. Cette distance lui apprend à se connaître et il conquiert une nouvelle identité. Dans les *Pontiques*, on trouve « un magnifique autoportrait qui, selon Chantal Labre n'est plus la "signature" chère à la tradition alexandrine, mais la revendication d'une humanité singulière »²⁰ L'anaphore du verbe *sum* rappelle au destinataire de la lettre ce qu'était le sujet et la manière il s'est vidé de toute substance aux yeux des autres jusqu'à perdre son nom : « quand on prononce mon nom, tu demandes qui est ce Nason ! »²¹. Le salut, l'intégrité de l'être, son unicité ne se conquièrent que dans l'accomplissement du triangle terre-peuple-langue, « salut, qui ne peut (me) venir que d'un changement de séjour »²² Pourtant, cette avant-dernière pontique nous révèle aussi que désormais Ovide comprend et lit couramment le gète, et que l'étranger mi-homme, mi-bête des *Tristes* a revêtu les traits familiers de l'hôte, du familier, du semblable. Dans une bouleversante conversion, Délos, l'un des centres religieux de la Grèce, le cœur de la Civilisation, est placé par Ovide sur le même plan que Tomes. Les derniers mots de la dernière pontique sont un peu l'*explicit* de l'exil dont l'apprentissage consiste, semble-t-il, à apprendre à se reconnaître dans l'Autre : « Oui, vous avez réservé un accueil bienveillant à mes malheurs, habitants de Tomes, et cet accueil montre assez que vous êtes des Grecs. Mes propres compatriotes, les Péligniens, ma terre natale elle-même, Sulmone, n'auraient pu être plus doux à mes maux. »²³

On pourrait presque regretter que l'exil d'Ovide ait pris fin à ce moment, car l'on se prend à rêver de la manière dont aurait pu être affectée la langue d'Ovide partagé entre le gète qu'il

17. *Op. cit.* p. 29, I, 2, v. 9 à 11.

18. *Op. cit.* p. 44, I, 5, v. 56 à 64.

19. *Op. cit.* p. 109, III, 10, v. 13 à 19.

20. *Pontiques*, *op. cit.* p. 245, in Ovide, *L'exil et le salut, Tristes et Pontiques*, p. 9, Arlea, Paris, 1999.

21. *Op. cit.* p. 246, IV, 3, v. 10.

22. *Op. cit.* p. 259, IV, 13, v. 49 à 50.

23. *Op. cit.* p. 264, IV, 14, v. 47 à 50.

maîtrise désormais et le latin qui est resté son seul lien avec Rome²⁴. George Steiner a montré dans *Extraterritorialité* de quelle manière le bilinguisme peut affecter l'écrivain. Prenant pour exemple Montaigne, il explique que les vernaculaires européens s'éloignent du latin « dans une conscience de soi de plus en plus profonde »²⁵. On pourrait en dire autant du Du Bellay des *Regrets* dont la filiation avec les *Tristes* procède de la même nécessité : on apprend qui on est dans la langue dans laquelle on a d'abord appris à dire *je suis*. Toute conscience de soi est linguistique. L'irruption de l'autobiographique dans la littérature à l'époque d'Ovide éclaire la quête de soi d'une conscience linguistique nouvelle, qui se construit en opposition avec une autre langue. Le gète pour Ovide, le latin pour Montaigne et Du Bellay. Ovide, dont l'œuvre s'inscrit dans l'espace méditerranéen hellénique opposant dans un rapport de domination le grec aux balbutiements barbares, pourrait bien être à l'origine d'une rupture.

Les vers corses placés en exergue donnent la mesure de la permanence et la métamorphose du Mythe : La jeune Nausicaa, la fille d'Alkinoos dont les mots adressés à ses servantes apeurées à la vue d'Ulysse rappellent l'isolement des Phéaciens²⁶, est devenue vieille. Allégorie de la Méditerranée, elle a vu se construire un espace d'échanges. Pourtant Ulysse, l'éternelle étranger jeté sur nos rivages reste pour Ghjacumu Thiers cette promesse venue d'ailleurs, en écho aux mots de Nausicaa : « étrangers, mendiants, tous nous viennent de Zeus. Allons femmes ! petite aumône, grande joie ! ».

François-Michel Durazzo

24. Sur le sujet on pourra consulter : Cahiers du Cirhill. 25, *Les écrivains et l'exil : cosmopolitisme ou ethnicité* / dir. Béatrice Cáceres, Yannick Le Boulicaut ; publ. Centre interdisciplinaire de recherche en histoire, langues et littératures. L'Harmattan, Paris / Ed. de l'UCO, Angers, 2002 ; ainsi qu'Esther Heboyan-De Vries, *Exil à la frontière des langues*, Artois Presses Université, Arras, 2001.

25. *Extraterritorialité* p. 21, Calmann-Levy, Paris, 2002.

26. « les dieux nous aiment tant ! Nous vivons à l'écart et les derniers des peuples, en cette mer des houles, si loin que nul mortel n'a commerce avec nous... »